



HAL
open science

La critique laboratoire : fabrique du XIXe siècle ou fantasma éternel ?

Marine Riguet

► **To cite this version:**

Marine Riguet. La critique laboratoire : fabrique du XIXe siècle ou fantasma éternel ?. *Romantisme : la revue du dix-neuvième siècle*, 2019, *Épistémocritique*, 183, pp.56-65. 10.3917/rom.183.0056 . hal-03693224

HAL Id: hal-03693224

<https://hal.science/hal-03693224>

Submitted on 10 Jun 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA CRITIQUE LABORATOIRE : FABRIQUE DU XIX^E SIÈCLE OU FANTASME ÉTERNEL ?

[Marine Riguet](#)

Armand Colin | « [Romantisme](#) »

2019/1 n° 183 | pages 56 à 65

ISSN 0048-8593

ISBN 9782200932282

DOI 10.3917/rom.183.0056

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-romantisme-2019-1-page-56.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Armand Colin.

© Armand Colin. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

La critique laboratoire : fabrique du XIX^e siècle ou fantasme éternel ?

N'est-il pas loisible d'employer pour des besognes réservées auparavant à d'autres facultés les méthodes auxquelles les sciences doivent leurs rapides et indiscutables progrès ? On oppose sans cesse la Littérature et la Science. N'y aurait-il pas lieu, au contraire, de les marier¹ ?

Cette question, que Paul Bourget pose rétrospectivement à la seconde moitié du XIX^e siècle qui vient de s'écouler, résume la profession de foi de plusieurs générations de critiques littéraires. Pourtant, dans la mouvance positiviste, les noces entre la littérature et la science pourraient sembler de circonstance – et presque anecdotiques. La preuve en est que la récupération des savoirs par la critique littéraire fait souvent l'objet d'une évocation rapide : on la trouve ramenée à un vocabulaire scientifique auquel la critique du second XIX^e siècle aurait recours en guise de valorisation rhétorique, d'allégeance à une mode, ou moins glorieusement encore, de mascarade cherchant à travestir un dogmatisme persistant : à ce qu'on pourrait au demeurant appeler, avec Roger Fayolle, un « masque de pseudo-scientificité, conforme aux exigences du discours dominant de l'idéologie positiviste² ».

L'épistémocritique nous incite néanmoins à dépasser ce premier constat, pour interroger plus avant le rôle tenu par le dialogisme scientifico-littéraire dans la constitution d'une nouvelle critique littéraire. Nous prenons la liberté d'emprunter ici la notion de « dialogisme », donnée par Bakhtine pour qualifier « toute interaction verbale se déroul[ant] sous la forme d'un *échange d'énoncés*³ ». Le dialogisme scientifico-littéraire qui nous occupe entend désigner, à l'échelle du discours, les interactions que la critique littéraire entretient avec les sciences en tant qu'« hétérogénéité constitutive » qui soit « *condition* du discours⁴ ». Force est de noter qu'il devient plus manifeste au cours du XIX^e siècle, soit à un moment où la critique littéraire cherche à s'émanciper du modèle des belles-lettres auquel elle se trouvait jusqu'ici affiliée en se

1. Paul Bourget, *Études et Portraits*, dans *Sociologie et littérature*, Paris, Plon-Nourrit, 1905, t. III, p. 5.

2. Roger Fayolle, *Comment la littérature nous arrive*, éd. par J. Bersani, M. Collot, Y. Jeanneret et P. Régner, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2009, p. 56.

3. Cité par Tzvetan Todorov dans *Mikhaïl Bakhtine : le principe dialogique* [1978], Paris, Seuil, 1981, p. 71.

4. Jacqueline Authier-Revuz, « Hétérogénéité montrée et hétérogénéité constitutive : éléments pour une approche de l'autre dans le discours », *DRLAV*, n°26, Paris, 1982, p. 121.

formant comme nouveau discours d'autorité sur la littérature⁵. Or, dans un contexte d'affirmation disciplinaire où les sciences de la vie se structurent, où les sciences humaines et sociales se déploient, nombre de ses revendications font écho à celles des sciences : la conquête d'une autonomie, la spécialisation d'un champ de connaissances, la positivité du discours⁶ et la défense d'une légitimité. Plutôt qu'un recensement des savoirs en circulation ou une typologie des usages, notre démarche s'intéressera donc à la façon dont la critique littéraire de la seconde moitié du XIX^e siècle dans son ensemble renégocie les limites de son champ de compétence, afin de prendre part au nouvel ordre des savoirs tout en y asseyant l'idée de littérature.

UN PROBLÈME COMMUN : LA NOTION DE VIE

Pour reconnaître l'émergence d'une nouvelle critique littéraire, encore faut-il comprendre cette production de plus d'un demi-siècle, aussi vaste qu'hétérogène, comme la mise en dialogue d'initiatives singulières autour d'enjeux communs. L'épistémocritique nous invite à supposer un espace de savoirs dans lequel coexistent les discours littéraire et scientifique, « en double position de lutte et de fécondation réciproque⁷ ». À cet égard, la floraison de nouveaux programmes de critique littéraire, que ce soit sous forme d'études, de méthodes ou de manifestes, peut s'entendre comme autant de réponses données à un problème commun, partagé par les sciences et la philosophie de l'époque. Si la méthode naturelle de Charles Sainte-Beuve⁸, l'analyse systémique d'Hippolyte Taine⁹, la physiologie d'Émile Deschanel¹⁰, l'histoire évolutionniste de Ferdinand Brunetière¹¹, l'« esthopsychologie » d'Émile

5. Jamais siècle n'aura vu autant d'efforts de la part de la critique pour tenter de se définir, de déterminer un programme et de délimiter son champ. Ce projet d'autonomisation s'entend d'autant mieux qu'il converge, pendant le Second Empire, avec l'émancipation de la littérature, qui s'affranchit aussi bien de l'attente du public que des conventions qui lui sont imposées jusqu'alors, notamment le souci du « bon goût ». Nous renvoyons à l'étude complète de Gisèle Sapiro, *La Responsabilité de l'écrivain. Littérature, droit et morale en France (XIX-XX^e siècles)*, Paris, Seuil, 2011.

6. Pour reprendre la terminologie de Michel Foucault, la positivité d'un discours repose sur trois domaines : sa *validité*, sa *normativité* et son *actualité* (*L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1969, p. 85).

7. Laurence Dahan-Gaïda, « Du Savoir à la fiction : les phénomènes d'interdiscursivité entre science et littérature », *Canadian Review of Comparative Literature*, vol. 18, n° 4, Toronto, University of Toronto Press, 1991, p. 478.

8. Les soucis d'objectivité et de véridiction amènent Charles Sainte-Beuve à poser les premiers jalons d'une « méthode naturelle », entendue comme protocole apte à conduire le raisonnement critique sur les pas de la science. « Nous tous, partisans de la méthode naturelle en littérature et qui l'appliquons chacun selon notre mesure à des degrés différents, nous tous, artisans et serviteurs d'une même science que nous cherchons à rendre aussi exacte que possible, sans nous payer de notions vagues et de vains mots, continuons donc d'observer sans relâche, d'étudier et de pénétrer les conditions des œuvres diversement remarquables et l'infinie variété des formes de talent » (« Histoire de la littérature anglaise par M. Taine » [Lundi 30 mai 1864], dans *Nouveaux Lundis*, t. VIII, 6^e éd. revue, Paris, Calmann-Lévy, 1885, p. 87-88).

9. Hippolyte Taine propose un système critique sous-tendu par les trois forces du milieu, du moment et de la race. Voir son *Histoire de la littérature anglaise*, Paris, Hachette, 1863.

10. Émile Deschanel, *Physiologie des écrivains et des artistes*, Paris, Hachette, 1864.

11. Ferdinand Brunetière fait le projet d'une histoire des genres littéraires sur le modèle évolutionniste. « Ce n'est pas céder, je crois, au vain plaisir de jouer sur les mots, c'est exactement rapprocher les choses que de dire qu'il en est des genres en histoire comme des espèces dans la nature » (*Études critiques sur l'histoire de la littérature française : troisième série* [1887], 6^e éd., Paris, Hachette, 1907, p. 168). Voir

Hennequin¹², la méthode scientifique de Georges Renard¹³ ou encore la méthode historique de Gustave Lanson¹⁴ font toutes figure de projets uniques, leurs positions singulières, considérées dans leur ensemble et dans leurs interconnexions, témoignent d'une cohérence historique profonde. Le dialogisme scientifico-littéraire nous semble par conséquent prendre sens dans une conception relationnelle de l'histoire, telle que la pose Frédéric Worms¹⁵, c'est-à-dire comprise par les relations qu'entretiennent des œuvres diverses autour de problèmes communs, à la fois à l'intérieur et au-dehors du champ littéraire.

Le recours massif de la critique littéraire de la seconde moitié du XIX^e siècle¹⁶ aux sciences du vivant puis aux sciences de l'homme, de façon consécutive et cumulative, renvoie en effet à une problématique propre à son temps, plus profonde, nous semble-t-il, que le simple partage d'un imaginaire scientifique ou de la mise en scène d'une *libido sciendi* progressiste, telle qu'elle a été promue par le positivisme comtien. Son désir de science coïncide remarquablement avec la découverte de nouveaux savoirs sur la vie et sur l'homme, qu'elle ne cherche pas seulement à vulgariser, mais à discuter et à se réappropriier à son tour.

Au regard de la production de critique littéraire dans son ensemble et des différents savoirs scientifiques qu'elle convoque, deux moments peuvent être identifiés. Dans un premier temps, les accents « naturalistes » et « évolutionnistes » de la critique littéraire des années 1850-1880 font écho au basculement enclenché par les sciences de la vie avec, quasi simultanément, la publication anglaise de *L'Origine des espèces* de Darwin (1859), l'*Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* de Claude Bernard (1865), et la controverse sur la génération spontanée entre Pasteur et Pouchet (1860-1865) – écho non pas sous forme de représentation passive, mais de dialogue actif. Ainsi que le note François Jacob, « la disparition de la génération spontanée et l'apparition d'une théorie de l'évolution deviennent des produits du milieu du XIX^e

également son cours donné en 1890 à l'École Normale Supérieure, *L'Évolution des genres dans l'histoire de la littérature, Introduction : L'évolution de la critique depuis la Renaissance jusqu'à nos jours* [1890], 6^e éd., Hachette, Paris, 1914.

12. Hennequin crée le néologisme d'« esthopsychologie » pour désigner la nouvelle critique littéraire, en s'inspirant de la notion spencérienne d'« æstophysologie ». Si, chez Spencer, l'æstophysologie se donne comme « trait d'union » entre « le domaine physique » et « le domaine psychique » (Herbert Spencer, *Principes de psychologie*, t. I, Paris, Alcan, [1875] 1892, p. 130), elle fournit à Hennequin le canevas d'une analyse esthétique de sang-mêlé, à la fois psychologique et physiologique, qui peut prétendre devenir cet « ordre de recherche où les œuvres d'art sont considérées comme les indices de l'âme des artistes et de l'âme des peuples » (Émile Hennequin, *La Critique scientifique*, Paris, Perrin, 1888, p. 38).

13. Georges Renard, *La Méthode scientifique de l'histoire littéraire*, Paris, Alcan, 1900.

14. Gustave Lanson, *Méthodes de l'histoire littéraire*, Paris, Les Belles Lettres, 1925.

15. Frédéric Worms, *La Philosophie en France au XX^e siècle. Moments*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2009.

16. Ce recours aux sciences de la vie et de l'homme est une pratique qui dépasse largement le cadre de la critique littéraire dite positiviste, à laquelle on a trop souvent voulu la réduire. Si certains critiques littéraires s'efforcent néanmoins de défendre une lignée beaucoup plus traditionnelle de la critique – de « goût » ou d'« humeur » (à l'instar d'un Elme-Marie Caro ou d'un Barbey d'Aurevilly) –, il n'en demeure pas moins qu'ils prennent toujours position dans ce nouveau partage des savoirs et cette re-figuration du vivant. Nous renvoyons à notre thèse de doctorat, *La Littérature laboratoire : quand la critique littéraire défie la science (1850-1914)*, soutenue le 9 février 2018, Paris IV-Sorbonne.

siècle dans son ensemble¹⁷. » La notion de vie, au cœur des enjeux épistémologiques et philosophiques, suscite un nouveau partage des savoirs qui structure la connaissance du vivant non plus selon les trois règnes minéral/végétal/animal, mais selon deux ordres matière/esprit.

Dans ce contexte, la critique littéraire ne cherche pas tant à relayer les grandes découvertes qu'à prendre part, elle aussi, à la réélaboration du savoir autour de la notion de vie dans ses rapports entre le corps et l'esprit, soit dans une dualité dehors/dedans qui renouvelle les approches métaphysiques et matérialistes du phénoménal à l'aune du vivant. Le conflit traditionnellement reconnu entre une critique dite « scientifique », qui revendique une démarche objective, et une critique dite « impressionniste », sentinelle d'un jugement subjectif de goût, rejoue dans le champ littéraire le débat qui oppose au cours du siècle positivistes et spiritualistes¹⁸. Bien entendu, de telles prises de position par rapport à la notion de vie engagent la façon dont les critiques modèlent dans le même temps l'idée de littérature. L'apparition d'une histoire naturelle des esprits chez Sainte-Beuve ou d'une histoire évolutionniste des genres littéraires chez Brunetière, la circulation de concepts à la fonction à la fois heuristique et cognitive à l'instar de l'espèce, du milieu, de la race, le modèle causal appuyé par le déterminisme de Claude Bernard¹⁹, sont autant d'« agents de transfert²⁰ », autant de traces d'un dialogisme scientifico-littéraire par le biais duquel la critique littéraire pense la littérature sur le modèle du vivant. Cette analogie omniprésente explique que l'idée de littérature soit façonnée par des questions assez proches de celles que se posent les sciences de la vie, et se heurte à des problèmes similaires.

L'existence du biologique pose immédiatement problème : à la fois matière et non simplement matière, assemblage de fragments mais aussi bien totalité indivisible, spontanéité, où l'on discerne toutefois des automatismes, identique à elle-même encore qu'en perpétuel changement, asservie à des lois et à de fermes principes, mais caractérisée par sa singularité, à la fois un « dehors » et un « dedans »²¹...

Les points problématiques que François Dagognet soulève à propos du vivant reflètent tout aussi bien les questions débattues par nos critiques au sujet de la littérature. « Une littérature est, comme tout ce qui vit, à la fois matière et

17. François Jacob, *La Logique du vivant : une histoire de l'hérédité*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1970, p. 20.

18. La vive controverse, qui oppose le vitalisme de l'école de Montpellier et l'organicisme de l'école de Paris jusqu'aux deux tiers du siècle, avive encore les tensions entre deux approches *a priori* antagonistes du vivant. Voir à ce sujet Pascal Nouvel (dir.), *Repenser le vitalisme*, Paris, PUF, 2011.

19. Claude Bernard, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, Paris, J.-B. Baillière et fils, 1865. Le déterminisme de Claude Bernard est repris explicitement par des auteurs comme Paul Janet, Gabriel Monod, ou encore Ferdinand Brunetière : « Il n'y a qu'un principe immuable et fondamental : c'est celui du *déterminisme absolu* des phénomènes. [...] Le déterminisme de chacun d'eux n'en soustrait pas l'ensemble à cette loi d'évolution qui peut-être, c'est une parole encore de Claude Bernard, "est le trait le plus remarquable des êtres vivants et par conséquent de la vie" » (Brunetière, *Nouveaux Essais de littérature contemporaine*, Paris, Lecène et Oudin, 1895, p. 330).

20. Par l'expression d'« agents de transfert », Michel Pierressens désigne toutes les « entités susceptibles d'opérer la traduction réciproque de l'épistémique en littérature et du texte en savoir » (*Savoirs à l'œuvre, essais d'épistémocritique*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires de Lille, 1990, p. 9).

21. François Dagognet, *Penser le vivant. L'homme, maître de la vie ?*, Paris, Bordas, 2003, p. 47.

mouvement », déclare Georges Renard. « C'est-à-dire qu'elle se compose d'un certain nombre d'éléments qui varient et se transforment²². » Dotée d'une histoire, d'une temporalité qui lui est propre, et d'une unité embrassant son infinité hétérogène, elle gagne son autonomie et peut à proprement parler être au monde.

Dans le dernier tiers du siècle, le problème se déplace : si la notion de vie reste la question centrale, elle devient interne à l'esprit même. Le « secret des origines²³ » de la vie amène les critiques à sonder le mystère de la création littéraire et artistique à partir des études sur l'intelligence, la conscience, l'intuition ou la volonté, qui sont alors menées en psychologie, en philosophie, en biologie et en médecine. *La Critique scientifique* d'Hennequin (1888) est sans doute la première œuvre à signifier ce changement par le façonnement d'une « pensée du dedans²⁴ » renvoyant à une sorte d'environnement interne de l'écrivain, une mémoire intime du vécu dont l'œuvre serait le signe. Après lui, Remy de Gourmont (*Promenades philosophiques*, 1908) entend décrypter les images de l'écrivain selon la loi d'association qui gouverne, en psychologie, l'organisation de la vie mentale. Le style devient miroir de la psyché. Dans le même temps, nombre de critiques entérinent une réflexion conjointe de l'âme et du corps en logeant la dialectique normal/pathologique au sein de l'esprit, dans le sillage des essais en anthropologie et en psychopathologie sur les notions de génie, de folie ou de dégénérescence. C'est alors, selon les termes de Lanson, l'« individualité littéraire²⁵ » qui est objet d'étude du critique ; une individualité non plus seulement vitale mais psycho-sociologique, et analysée au prisme des facultés naturelles de l'homme.

Somme toute, la critique littéraire, dans les années 1880-1910 et à travers ses positions singulières, prend ses distances avec une certaine forme de positivisme²⁶, en axant moins sa problématique sur les rapports externes entre esprit et matière que sur un processus vital interne à l'esprit. Un tel déplacement de la notion de vie témoigne surtout d'un retour au sujet. Qu'elle justifie l'œuvre au regard des émotions qu'elle suscite ou de l'esprit qui l'a créée, la critique privilégie l'homme. Même quand il s'agit de considérer l'œuvre pour elle-même, l'esthétique sert de ressort à l'affirmation d'une subjectivité profonde dans la relation à la littérature. On la retrouve déjà dans les portraits humanistes d'un Sainte-Beuve ; mais elle ne cesse de prendre de

22. Georges Renard, *La Méthode scientifique de l'histoire littéraire*, Paris, Alcan, 1900, p. 15.

23. Nous empruntons l'expression à Gisèle Séginger, « Présentation. Penser et rêver le vivant », *Romantisme*, n° 154, « Le vivant », 2011/4, p. 21.

24. C'est par cette expression que Thierry Roger caractérise le programme critique d'Hennequin. Voir « La pensée du dedans : E. Hennequin ou la refonte psychologique de la critique littéraire », *Fabula / Les colloques*, « L'anatomie du cœur humain n'est pas encore faite » : Littérature, psychologie, psychanalyse, <http://www.fabula.org/colloques/document1636.php>.

25. Gustave Lanson, « L'Histoire littéraire et la sociologie », *Revue de métaphysique et de morale*, XII, Paris, 1904, p. 623.

26. Ferdinand Brunetière n'hésite pas à proclamer en 1895 la « faillite » de la science, dans son fameux article « Après une visite au Vatican », *Revue des Deux Mondes*, 4^e période, t. 127, 1895 : « [...] la science, pour le moment et pour longtemps encore, a perdu la partie. Incapable de nous fournir un commencement de réponse aux seules questions qui nous intéressent, ni la science en général, ni les sciences particulières, – physiques ou naturelles, philologiques ou historiques, – ne peuvent plus revendiquer, comme elles l'ont fait, depuis cent ans, le gouvernement de la vie présente » (p. 104).

l'ampleur avec l'*esthopsychologie* d'un Hennequin qui souhaite définir la spécificité de l'émotion esthétique afin de révéler les « particularités psychologiques et sociales [...] de certaines âmes²⁷ » ; ou encore avec Bourget²⁸, attentif à la psychologie de ses contemporains, Anatole France²⁹, en quête du plaisir esthétique, Lemaître³⁰, soucieux de définir l'impression laissée par chaque œuvre, etc. Il naît *in fine* un discours sur la littérature à partir du moment où la subjectivité inhérente à l'homme peut être soumise à l'étude. « La littérature est la conscience de l'humanité, déclare Paul Souday au siècle suivant ; la critique est la conscience de la littérature³¹. »

PRATIQUES DE LABORATOIRE

La démarche épistémocritique nous amène donc à considérer l'émergence d'un nouveau discours de la littérature parmi une circulation de savoirs à laquelle il prend activement part et qui, plus globalement, tisse la toile de fond d'un système culturel entier. La corrélation étroite entre la notion de vie, telle qu'elle se problématise dans la seconde moitié du XIX^e siècle, et l'idée de littérature qui émerge conjointement, tend à prouver que la littérature ne peut s'entendre comme entité une et entière, autosuffisante, qu'à partir du moment où l'homme se place lui-même au cœur du savoir et des représentations du vivant. Aussi rejoignons-nous cette conclusion de Foucault qui, dans *Les Mots et les choses*, situe au XIX^e siècle « l'apparition de la littérature », mais « de la littérature comme telle », qui « se distingue de plus en plus du discours d'idées, et s'enferme dans une intransitivité radicale » en « se détach[ant] de toutes les valeurs qui pouvaient à l'âge classique la faire circuler³² ». La possibilité d'introduire l'homme dans un champ de savoir³³ crée corollairement celle d'y introduire sa littérature. Dans cette perspective, l'idée de littérature apparaît comme la réalisation de cet homme moderne qui prend conscience de la vie par sa représentation. Elle naît dès lors que la critique en donne les principes d'existence, c'est-à-dire dès lors qu'elle l'inscrit dans la temporalité du vivant et la bâtit plus généralement autour du double axe épistémologique de la création et de la vie.

Autrement dit, en établissant dans le second XIX^e siècle la positivité de son discours, en quittant la pratique de la rhétorique pour l'analyse de textes, la critique littéraire se constitue en même temps que son objet. Mais si elle pense la littérature, c'est à la façon d'un laboratoire qui, plutôt que chercher à définir son essence, pose les lois expérimentales, les cadres d'exploration, grâce auxquels pénétrer sans saisir ce qui lui échappe toujours. En ce sens, la formule de « critique laboratoire » permet de dépasser la conception d'une méta-littérature en marge des œuvres qu'elle commente. Le laboratoire, comme lieu de protocole expérimental, renvoie à la

27. Émile Hennequin, *La Critique scientifique*, Paris, Perrin, 1888, p. 21-22.

28. Paul Bourget, *Essais de psychologie contemporaine*, 2 volumes, éd. définitive, Paris, Plon, 1920.

29. Anatole France, *La Vie littéraire*, 4 volumes, Paris, Calmann-Lévy, 1888-1892.

30. Jules Lemaître, *Impressions de théâtre*, 11 volumes, Paris, Lecène et Oudin, 1892-1920.

31. Paul Souday, cité par Roger Fayolle, *La Critique*, Paris, Colin, 1964, p. 154.

32. Michel Foucault, *Les Mots et les choses*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1966, p. 312-313.

33. Foucault note l'« apparition de cette figure nouvelle dans le champ de l'épistémé » (*ibid.*, p. 338).

perspective épistémique d'une critique qui mène ses investigations de façon à établir des méthodes sûres et normatives. Car il s'agit bien de *faire* savoir. Derrière les formules tonnantes d'une critique devenue « science de la littérature » pour les uns, « science des faits humains » pour les autres, la critique littéraire entend moins collecter les savoirs que se donner, par la positivité de son discours, la légitimité d'en produire de nouveaux. Et, de fait, ses revendications méthodologiques foisonnent au cours du siècle. Sur le plan discursif, en effet, l'emprunt aux sciences participe d'un discours de la preuve et de la découverte érigé par certains contre la relativité de l'ancienne critique. Qu'elle soit inspirée des sciences naturelles, de la psychologie, de la sociologie ou de l'histoire, la méthode scientifique met en scène, par sa nature exogène, une sorte de rupture dans la nature du discours. Sainte-Beuve la met déjà à l'honneur à la façon d'une découverte nouvelle qui, en tant que « méthode vivante et naturelle », se substitue « aux formules didactiques³⁴ ». Changer de méthode revient à changer d'armes. Les différentes méthodes élaborées par les critiques sont toutes avancées comme des systèmes probatoires possédant leurs lois internes, de sorte qu'elles prouvent en même temps qu'elles énoncent ; mais comme nouveaux cadres heuristiques, elles permettent aussi de marquer un changement épistémique, de dessiner d'autres contours aux domaines, d'autres objets de recherche, et d'introduire l'idée d'une péremption de ce qui a précédé. Au début du siècle suivant, alors qu'il fait leçon de sa méthode historique, Lanson professe encore : « Les *humanités* se renouvelleront, libérées de la rhétorique, et dirigées par le souci de la formation scientifique de l'esprit³⁵. »

Aussi les savoirs ne sont-ils pas seulement repris en tant qu'énoncés ; ils guident par analogie la mise en place de protocoles expérimentaux afin de produire de nouveaux savoirs sur la littérature. La critique littéraire imite moins un texte scientifique en particulier qu'elle ne tente de se positionner sur une même « matrice de compétence³⁶ » – celle d'un discours de la connaissance, à la production illimitée de savoirs.

UNE CRITIQUE LITTÉRAIRE EN MAL DE LÉGITIMITÉ ?

Nous pourrions conclure là, sur la genèse d'une critique littéraire qui assure la positivité de son discours par le biais d'une rivalité féconde avec les sciences. Pour autant, l'épistémocritique telle qu'elle est introduite dans les années 1990 par Michel Pierrssens n'est pas, elle non plus, hors de son objet ; car c'est encore une question de méthode qu'elle pose, à partir de modèles « que précisément nous proposent des sciences nouvelles dont nous pouvons à notre tour tirer des figures³⁷ ». Sa dimension

34. Charles-Augustin Sainte-Beuve, « La Poésie » [lundi 4 janvier 1869], dans *Nouveaux Lundis*, t. XII, 6^e éd. revue, Paris, Calmann-Lévy, 1884, p. 4.

35. Gustave Lanson, « Contre la rhétorique et les mauvaises humanités », dans *L'Université et la société moderne*, Paris, Colin, 1902, p. 102.

36. Nous empruntons l'expression à Gérard Genette, qui l'emploie afin de souligner la fécondité de l'imitation intertextuelle non pas seulement comme reproduction, mais comme production nouvelle. Voir *Palimpsestes. La Littérature au second degré*, Paris, Le Seuil, 1982, p. 108 et suiv.

37. Michel Pierrssens, *Savoirs à l'œuvre*, ouvr. cité, p. 13.

réflexive interroge, par récursivité, nos pratiques actuelles en critique littéraire. Et ce, à une époque où la critique semble déployer des stratégies de validation inédites, non plus seulement par le biais de savoirs, mais plus directement par l'intégration de nouvelles technologies.

Il y a deux ans à peine, le Stanford Literary Lab fait paraître, sous la direction de Franco Moretti, un ouvrage traduit en français sous le titre de *La Littérature au laboratoire*³⁸. L'emploi des ressources numériques pour faire œuvre de critique littéraire ou, plus encore, le fait de s'appuyer sur les nouvelles technologies pour rénover notre façon d'appréhender la littérature, s'entend comme la mise en place de nouveaux outils et d'un nouveau protocole expérimental de la critique littéraire. La littérature n'est plus seulement entre les mains des hommes ; elle est soumise à examen et à expérimentation. La métaphore pourrait là aussi faire office d'anecdote ; mais, volontairement ou non, elle reflète la résurgence de toute une rhétorique épistémique de la critique littéraire. Un autre titre vient d'ailleurs nous conforter dans cette hypothèse ; celui d'un collectif, dirigé dix ans plus tôt par Serge Bouchardon : *Un laboratoire de littératures : littérature numérique et Internet*³⁹. En entrant « au laboratoire numérique », la littérature change de lieu symbolique comme elle change de support. Le numérique se présente alors au critique contemporain à la façon d'un terrain d'exploration, à la fois observatoire des phénomènes littéraires et champ d'expérimentation par le biais de méthodes computationnelles. Tandis que l'usage du microscope, pour la critique littéraire du second XIX^e siècle, relevait de la figure, le changement d'optique de la critique actuelle passe par un transfert d'outils réels : les méthodes d'analyses statistiques et de visualisations empruntées aux mathématiques et aux sciences sociales, les algorithmes génétiques élaborés sur le modèle biologique, sont directement pris en main par le critique afin de rendre visible des occurrences, des hapax ou des phénomènes d'ampleur, qui échappaient jusqu'ici à l'œil nu⁴⁰. Sans doute pour la première fois, critiques et savants cherchent à faire savoir par les mêmes outils (informatiques) et le même langage (le code).

Le critique entre dans ce laboratoire dès lors qu'il établit des relevés dans des bases textuelles ou des analyses de fréquences lexicales ; qu'il appuie une interprétation littéraire sur une « donnée » et qu'il pose un protocole expérimental. En somme, dès lors qu'il arc-boute sur des méthodes inspirées des sciences, et avancées comme éléments probatoires, la positivité de son discours. Or c'est ici que les perspectives de la critique laboratoire qui se forme au XIX^e siècle et celles d'aujourd'hui semblent se télescoper. En établissant des méthodes nouvelles à partir de savoirs exogènes, en prétendant à une démarche objective par le biais d'outils de mesure et de prédiction, cette dernière recourt toujours au dialogisme scientifico-littéraire pour déterminer

38. Franco Moretti (dir.), *La Littérature au laboratoire*, Paris, Ithaque, « Theoria Incognita », 2016.

39. Serge Bouchardon (dir.), *Un laboratoire de littératures : littérature numérique et Internet*, Paris, Bibliothèque publique d'information, Centre Georges Pompidou, 2007.

40. Pour exemple, nous renvoyons aux travaux menés au sein du Labex OBVIL (Sorbonne Université), inscrit de plain-pied dans le domaine des Humanités numériques : <http://obvil.sorbonne-universite.site>.

ses domaines de *validité*, de *normativité* et d'*actualité*⁴¹ – de fait, pour exister comme discours de la connaissance.

Alors, faut-il y voir un mal de légitimité constant de la critique littéraire ? Une rivalité inéluctable face aux sciences afin de réintégrer la littérature à une réalité en perpétuel mouvement ? Finalement, il nous semble que la réponse ne réside pas tant dans la mise en place d'une stratégie discursive que dans les évolutions culturelles mises en jeu. Les revendications d'un registre épistémique par la critique littéraire, que ce soit dans la seconde moitié du XIX^e siècle ou au cours de ces dernières décennies, correspondent chaque fois à un bouleversement dans l'ordre non plus seulement des savoirs mais de la culture. À la fin du XIX^e siècle, nous l'avons vu, la critique participe du repositionnement de la figure de l'homme au cœur de l'*épistémè* moderne. Or, si aujourd'hui les enjeux sont tout autres, c'est encore de la place de l'homme qu'il est question. Par-delà sa composante technique, le numérique est venu transformer ces dernières années les objets et les pratiques culturels.

Notre quotidien est radicalement transformé, façonné par l'ubiquité des supports numériques. Ces nouvelles valeurs sont porteuses d'une mutation qui touche, et de près, au vivant comme à l'intelligent. Elles nous invitent à repenser nos rapports avec l'espace (l'urbanisme virtuel, l'architecture, le lieu, la réalité augmentée, etc.), le temps (la mémoire, les archives, la présence et le temps réel) et l'image (l'amitié, l'icône, l'avatar, l'emblème, le portrait, etc.)⁴².

Pour Milad Doueïhi, on peut même considérer la mutation actuelle comme l'entrée dans un nouvel humanisme tel que l'entendait Lévi-Strauss, c'est-à-dire un humanisme anthropologique plutôt que philosophique, attaché aux grandes évolutions de la connaissance de l'homme ; un humanisme aujourd'hui « numérique » qui, loin de rompre avec le vivant, le pose au contraire comme problème commun dans le champ épistémique. La dénomination donnée par Frédéric Worms de « moment du vivant » pour qualifier l'époque actuelle nous paraît à cet égard lourde de sens. « Le moment du vivant n'est pas seulement celui d'une réduction de l'expérience humaine au vivant, affirme-t-il, mais aussi (et même d'abord et avant tout) celui d'un élargissement du vivant à toute l'expérience humaine⁴³. » Si ce moment vient répondre à des enjeux propres à ces dernières décennies (comme la question du soin ou la biopolitique), il n'est pas sans prolonger certains problèmes posés par la notion de vie au XIX^e siècle. D'une part, de la cybernétique au transhumanisme, le vivant est repensé en regard de la machine ; de l'autre, l'homme est amené à habiter un environnement numérique, virtuel, au sein duquel il lui faut construire une culture nouvelle.

En conclusion, notre démarche épistémocritique nous permet de réinscrire l'apparition actuelle de nouvelles pratiques critiques dans un héritage : quoique

41. Voir Michel Foucault, *L'Archéologie du savoir*, ouvr. cité, p. 85.

42. Milad Doueïhi, « Un humanisme numérique », *Communication & langages*, 2011/1, n° 167, p. 3-15. Voir également : *Pour un humanisme numérique*, Paris, Seuil, 2011.

43. Voir les actes du colloque de Cerisy dirigé par Arnaud François et Frédéric Worms, *Le Moment du vivant*, Paris, PUF, 2016 (p. 24 pour la citation).

la relation entretenue par la critique littéraire avec des savoirs soit caractéristique de son époque, d'un problème historique commun aux sciences et à la philosophie, son ambition récurrente de se faire « laboratoire » accompagne le besoin, pour l'homme, de réinvestir un champ épistémique en mutation. Ses revendications d'un « esprit scientifique » cher à Lanson ne peuvent être réduites au fantasme d'un discours en rivalité avec les sciences et sans cesse menacé de discrédit. Elles traduisent plutôt un espace hybride de conversion où les savoirs sont replacés comme « êtres culturels⁴⁴ », où la littérature est réaffirmée dans sa pleine autonomie : un espace où l'homme, gagnant le double statut d'objet et de sujet de la connaissance, se ressaisit lui-même par sa représentation.

(Labex OBVIL/Sorbonne Université)

44. L'expression est d'Yves Jeanneret dans *Penser la trivialité, t. I. La vie triviale des êtres culturels*, Paris, Hermès Lavoisier, 2008.